

ARTS



Aleppo 5 (détail, 2017), de l'Irlandais Brian Maguire.

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

Ne plus regarder le monde, ne se préoccuper que du tableau est un héritage de Duchamp. En mettant en lumière le contexte (les conditions de la conception d'une œuvre, sa nature, le lieu où elle est exposée, etc.), en élevant l'objet ordinaire au rang d'œuvre d'art, Marcel a ouvert la voie de la postmodernité. Il aura quand même fallu une quarantaine d'années entre les premiers ready-mades et l'effet qu'ils ont produit, d'abord sur le pop (fin des années 1950), puis sur le conceptuel (milieu des années 1960), puis sur l'ensemble de la production artistique contemporaine. La peinture n'y a pas échappé, bien au contraire, puisque la plupart des peintres actuels se partagent entre les néo-conceptuels, qui ne s'occupent que de la forme du tableau, et les néo-pops, qui regardent le monde à travers un écran et, plutôt que le monde lui-même, peignent l'image technologique du monde.

Brian Maguire appartient à la seconde catégorie. Ce peintre irlandais, âgé de 70 ans, utilise des photographies, certaines fournies par des journaux, d'autres provenant des téléphones portables des policiers de l'Arizona qui photographient les migrants d'Amérique latine morts d'épuisement et de soif en tentant de traverser le désert. Traumatisé par la guerre civile irlandaise, Maguire est un artiste

engagé, pourfendant le capitalisme dont il piste dans le monde entier les méfaits, que ce soit en Syrie, au Mexique ou aux États-Unis. Les images initiales sont d'une grande violence (têtes coupées, corps démembrés, etc.). La peinture parvient à les adoucir, à leur donner une visibilité (on ne détourne plus le regard), mais sans pouvoir, comme toutes les images d'images, annuler la fixité et la prégnance photographique.

Alvaro Barrington, lui, ne se préoccupe que de la forme du tableau. C'est une voie plus difficile qu'il n'y paraît. La star en est l'Italien (New-Yorkais) Rudolf Stingler. Elle exige une intelligence particulière, à la fois rapide, conceptuelle et opportuniste, un culot monstre et un sens du story-telling (le récit accompagnant l'œuvre). Barrington possède tout cela. Il est vénézuélien, de parents caribéens (Grenade et Haïti), élevé à Brooklyn, diplômé en art des universités de Londres puis de New York. Il a 37 ans, vit à Londres, refuse de s'attacher à une seule galerie (il en a cinq à Londres) et utilise dans ses œuvres les influences (dit-il) liées à ses origines diverses. Il puise dans les *combine paintings* de Rauschenberg (en plus vulgaire), l'artisanat traditionnel (de disgracieux fils de laine tendus dans les toiles), les motifs populaires aux couleurs vives (mais sans faute

chromatique) et assemble (colle) le tout avec un sens aigu de la mise en scène. Barrington connaît sa bible contemporaine par cœur.

Inutile donc de chercher dans son œuvre la sincérité des tableaux de Maguire. Ceux de Barrington, les derniers, sont entourés d'un épais cadre en béton gris – c'est vrai, ça n'a jamais été fait! L'homme a de la ressource. L'intérieur est mal (car il faut que ce soit mal) composé d'une pièce de moquette sur laquelle sont (mal) collés des motifs ordinaires (mal) peints sur des feuilles de papier. C'est d'une implacable efficacité décorative. Au rez-de-chaussée, l'immense tableau du fond (grande feuille orange sur moquette bordeaux) affiche avec une sorte de morgue sa puissance spectaculaire et précise l'ambition de Barrington, la même que les Gafam (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft) : dominer et écraser – l'ambition d'un rouleau compresseur ●

I An Anatomy of Politics

Peinture
Brian Maguire
| Jusqu'au 3 avril, galerie Christophe Gaillard, Paris 3^e.
Tél. : 01 42 78 49 16.

I You Don't Do...

Peinture
Alvaro Barrington
| Jusqu'au 17 avril, galerie Ropac, Paris 3^e.
Tél. : 01 42 72 99 00.

On aime un peu... ... beaucoup ... passionnément ... pas du tout

Télérama - 24 mars 2021
Arts
La chronique d'Olivier Cena
/ par Olivier Cena

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com